

Double lecture du Quichotte.

Par le professeur Albert Bensoussan

Nous célébrons cette année le 4^{ème} centenaire de la mort de Miguel de Cervantès (1547– 1616), le plus illustre des écrivains espagnols, dont la vie restera toujours assez mystérieuse : hésitations sur le lieu et la date de naissance, errance et turbulence incessante du personnage, flou sur ses origines. Après avoir tant lu sur lui, on peut dire, comme Montaigne en son scepticisme : « Que sais-je ? » *Don Quichotte*, son chef d'œuvre, qui est considéré comme le premier roman des temps modernes, a fait de Cervantès, en quelque sorte, l'inventeur du roman. On rappellera la célèbre phrase de Milan Kundera : « Le romancier n'a de compte à rendre à personne sauf à Cervantès ». Et donc à *Don Quichotte*, que l'on a pu définir comme une « dégradation de l'épopée », le roman tombant de l'empyrée des héros et du séjour des dieux pour se mêler à la boue et aux ruisseaux des rues. Avant lui, nous n'avons que des héros idéalisés, des archétypes, des idoles et des saints ; après lui, nous aurons des êtres de chair et de sang, dans un parcours de vie qui est toujours tumultueux, dramatique – ou comique – où se mêlent, comme dans la vie réelle, le bien et le mal, le sublime et le grotesque, le haut et le bas. C'est pourquoi un Mikhaïl Bakhtine a pu parler, à propos du *Quichotte* d'univers carnavalesque. De quoi parle ce roman tant admiré par Balzac et Flaubert, qui, à l'heure où il écrivait *Madame Bovary* avait *Don Quichotte* comme livre de chevet ? Un homme quinquagénaire qui a lu tous les livres – les



romans de chevalerie de l'époque, genre alors déclinant – décide qu'il est temps de passer à l'action et qu'il va désormais, non plus lire, mais vivre : dès lors, entrant dans le monde réel et fuyant son logis campagnard, il va se froter, se heurter à la vraie vie dans un affrontement permanent, dramatique et grotesque à la fois, où, à vouloir rétablir la justice, secourir la veuve et l'orphelin, dénoncer les pouvoirs établis – au premier chef ceux de l'Église –, lutter contre toute oppression et défendre en tout lieu la liberté, il va laisser des plumes, avant, en toute fin, d'y laisser la vie. On a interprété diversement cette œuvre immense (un millier de pages), depuis une lecture comique à sa parution (1605-1615), jusqu'à une interprétation romantique à l'époque de Victor Hugo et de cette « force qui va / agent aveugle et sourd de mystères funèbres ! / Une âme de malheur faite avec des ténèbres ! / Où vais-je ? Je ne sais ». Jacques Brel fut séduit par le tragique du personnage justicier et adapta en 1968 la comédie musicale américaine de Dale

Wasserman, interprétée aussi par le regretté Dario Moreno (un Juif turc qui chantait aussi en hébreu). Les Soviétiques avaient voulu illustrer par le film l'irrésistible ascension de Nikita Khrouchtchev qui se retrouvait à l'écran sous les traits de Sancho Pança (en 1957) dans le film de Grigori Kozintsev, d'origine judéo-ukrainienne. Chacun voit midi à sa porte. Et c'est ce qui s'est passé avec deux exégètes, par ailleurs éminentes, qui ont lu le roman de Cervantès sous la grille interprétative du *Zohar* : la catholique Dominique Aubier dans son *Don Quichotte, prophète d'Israël* (1966) et la juive israélienne Ruth Reichelberg dans son *Don Quichotte ou le roman d'un Juif masqué* (1989). Disons tout de suite que ces deux essais ont été contredits et rejetés par la plupart des cervantistes dans le monde, allant même jusqu'à qualifier l'ouvrage d'Aubier de « canular ». Nous examinerons donc cette thèse kabbalistique à la lumière de l'esprit critique. Puis nous nous attacherons à la personnalité complexe de Cervantès qui, aux yeux de la plupart des critiques actuels, apparaît bien comme d'ascendance juive, et nous allons voir toutes les allusions, ou les clins d'œil, que l'auteur du *Quichotte* introduit dans son roman, en concluant sur cette catégorie typiquement judéo-espagnole du « Marrane ». Et en toute fin le message de Cervantes, que les âges et le temps ont rendu évident.

Dominique Aubier publie son essai sur Cervantès, qu'elle intitule *Don Quichotte, prophète d'Israël*. Sa thèse consiste à faire du héros un double du prophète Ézéchiel, et du roman une paraphrase du *Zohar*, ce texte qui fut écrit par

Moïse de León (Moshe ben Shem Tov de León), un rabbin espagnol, au XIII^{ème} siècle. Mais Aubier n'est pas rabbin, encore moins kabbaliste et sa thèse pêche par nombre d'approximations et d'erreurs, comme de croire que, lorsque Don Quichotte en passant en Catalogne rencontre un Mossen, ce Mossen serait la traduction espagnole de Moïse, alors que c'est tout bonnement la forme catalane de Monseigneur qui désigne la fonction ecclésiastique. De même, pour arriver à trouver le *Zohar* dans le roman, elle prend le personnage de la Mauresque algérienne Zoraida, qui, dans la nouvelle interpolée du « Captif », est amoureuse du beau capitaine et le suit en Espagne pour se convertir au catholicisme : Aubier nous dit alors que Zoraida est façon de dire Zohra, et que c'est l'anagramme de Zohar ; on conviendra que c'est particulièrement tiré par les cheveux. Tout comme de prétendre assimiler le nom « quichotte » à l'hébreu « *qosbet* » qui signifie « vérité » ; sauf que *qosbet* n'est pas Quichotte, même si Reichelberg, dans son sillage, trouve un mot araméen « *quisbout* » qui aurait pu être l'origine du nom. Quant à Ézéchiel, prophète de l'exil à Babylone, il est facile de trouver des ressemblances dans les diverses imprécations et prédications de *Don Quichotte*, qui apparaît bien prêchant la justice et la libération. Le prophète juif, lui, prêcha la résurrection des corps (il est le premier à décrire l'ouverture des tombeaux, la levée des morts, la peau repoussant sur les os et la vie revenant) pour qu'ils regagnent tous Jérusalem, mais on ne trouvera pas cet espoir de la terre promise dans *Don Quichotte*. La question posée est : est-ce que Cervantès

connaissait la Bible et dans quelle langue l'aurait-il lue ? À cette question le grand cervantiste américain, Daniel Eisenberg, dans son essai *L'attitude de Cervantès face à ses ancêtres judaïques*, répond non, et la professeure à l'université hébraïque de Jérusalem, qui dirige le département des langues romanes, Ruth Fine, dans son étude sur *La présence de l'Ancien Testament dans le Quichotte* répond, catégoriquement, que Cervantès n'a lu l'Ancien Testament que dans la version latine de la Vulgate. Elle se livre d'ailleurs à une étude exhaustive de toutes les occurrences bibliques du roman, en s'inscrivant résolument en faux contre les thèses de Dominique Aubier, reprises par Ruth Reichelberg. Ainsi, écrit-elle, lorsque Cervantès parle de *Adán, Eva, Lot, Sarra, Sansón*, etc., il s'appuie sur la graphie latine et pas hébraïque ; d'ailleurs, contrairement à ses contemporains Luis de León et Jean de la Croix, insignes poètes inspirés par *Chir Hachirim*, le *Cantique des cantiques*, qui eux connaissaient l'hébreu et avaient suivi les cours du professeur Arias Montano, le plus célèbre hébraïsant de l'époque, et d'ascendance juive, certes, Cervantès, dont l'existence chaotique fut celle d'un soldat, puis d'un petit fonctionnaire itinérant, à quoi s'ajoutent les 5 années de captivité à Alger, n'eut certainement pas accès à l'étude de l'hébreu ; en revanche il connaissait assez bien l'arabe pour glisser quelques mots dans son *Quichotte*. Les thèses d'Aubier, de Reichelberg et de quelques autres, acharnés à trouver du judaïsme et de l'hébraïsme dans ce roman emblématique tombent d'elles-mêmes.

Plus intéressant et plus juste est d'examiner

ce qu'il peut y avoir de juif dans ce roman écrit par un homme dont l'ascendance judaïque est aujourd'hui admise par presque tous. On pourra consulter avec profit l'ouvrage de Manuel Lacarta : *Cervantes, biografía razonada* (2005) qui voit dans le nomadisme de Miguel et de ses parents une preuve de leur marranisme inquiet. Et aussi l'ouvrage d'Alfredo Alvar Ezquerro : *Cervantes, genio y libertad* (2004) qui souligne le peuplement juif, ou marrane, d'Alcalá la ville de naissance de Cervantes, et le judaïsme cordouan du grand-père de notre auteur. Le plus fervent défenseur de la judéité de Cervantès est l'écrivain Fernando Arrabal dans son ouvrage *Un esclave nommé Cervantès* (Plon, 1996), où il met en parallèle la naissance de Cervantès et la promulgation, cette même année 1547, du premier statut de pureté de sang ; de là l'obsession du lignage pur et de la « tache » judaïque qui court tout au long du *Quichotte*. Et puis, écrit Eisenberg qui se dit « complètement convaincu que Cervantès avait des ascendances judaïques », 80 % de la classe moyenne intellectuelle de l'époque était d'origine juive, et de citer les grands mystiques espagnols, et presque tous les grands romanciers, de Jorge de Montemayor, inventeur du roman pastoral, à Cervantès, inventeur du roman moderne, en passant par Mateo Alemán, inventeur du roman picaresque. Il suffit de le citer, dans son émerveillement de Juif américain descendant de Galitzia (Galicie) : « eran cristianos nuevos, descendientes de judíos, Diego de San Pedro, Hernando del Pulgar, Antonio de Nebrija Fernando de Rojas, Luis Vives, Bartolomé de Las Casas, Francisco de Vitoria, el político

Antonio Pérez, los médicos Andrés de Laguna y Juan Huarte de San Juan, Santa Teresa de Jesús, San Juan de la Cruz, el beato Juan de Ávila, Fray Luis de León, su amigo el hebraísta Benito Arias Montano, bibliotecario y capellán de Felipe II, Francisco Delicado, Feliciano de Silva, Jorge de Montemayor, Alonso de Ercilla, Mateo Alemán, y aquí voy a parar, aunque podría continuar, porque hemos llegado a Cervantes ». Et il se demande ce qui resterait de la culture espagnole si l'on enlevait ces noms. Mais pour ôter toute ambiguïté et ne pas chercher à tout prix, comme Aubier et Reichelberg, à trouver des traces de *Kabbale* et de *Zohar* chez Cervantès, il ajoute ceci qui met les pendules à l'heure : « Une part importante du grand épanouissement culturel qui s'est produit dans l'Espagne du XVI^{ème} siècle est produit de culture anciennement séfarade, maintenant convertie du judaïsme au christianisme », sans mettre en doute les convictions chrétiennes de beaucoup de ces *conversos*. Selon lui, les seuls intellectuels à maîtriser l'hébreu était Fray Luis de León et Arias Montano, sûrement pas Cervantès. Mais ces intellectuels souffraient de la discrimination envers les nouveaux chrétiens et leurs descendants ; aussi, dit-il, se tenaient-ils à carreau pour ne pas révéler une ascendance qui les aurait conduits au suicide, ou au bûcher.

Pour ne prendre qu'un seul exemple, la plus grande mystique de ce temps, sainte Thérèse d'Avila était issue, par son père, de Juifs convertis séfarades de Tolède, et son grand-père, riche marchand de Tolède, fut condamné en 1485 par l'Inquisition tolédane, pour cause

de crypto-judaïsme, à porter le san-benito lors de pénitences publiques. Le siècle suivant n'allait qu'exacerber cette persécution des Juifs et de leurs descendants, désormais acquis au catholicisme, qu'on a bien vite appelés « marranes ».

Alors éclairons ce terme de « marrane » qui désignait le descendant de Juif converti, qu'il fût catholique convaincu ou crypto-juif, qu'il fréquentât exclusivement l'église, ou qu'il gardât, dans le secret de sa maison, quelque chose du rituel juif et de l'âme hébraïque. Le terme espagnol de *marrano* a désigné de façon infamante, à partir du XIII^{ème} siècle, mais plus systématiquement après l'expulsion des Juifs en 1492, le Juif (et parfois l'Arabe) espagnol converti au catholicisme, *cristiano nuevo*, le converti étant soupçonné d'avance, à tort ou à raison, d'être resté fidèle à sa foi antérieure et de la pratiquer en secret. Quelquefois il ne s'agissait pour ce dernier que d'observer quelque ancienne tradition familiale, comme de mettre une chemise blanche le samedi, jour du Chabbat, ou d'allumer une chandelle le vendredi soir. (L'auteur colombien Héctor Abad, dont je suis le traducteur, et qui descend de marranes, m'a confié que dans la famille de son père on avait coutume d'allumer une veilleuse tous les vendredis soirs). Et puis, bien sûr, de s'abstenir de manger du porc. D'où, à l'inverse – ou conjointement, sans nul paradoxe – une volonté affichée de se montrer plus chrétien que les autres, soit en arborant un chapelet géant (comme on le voit dans *Guzmán de Alfarache*, de Mateo Alemán, ce contemporain de Cervantès) et en exhibant théâtralement un

catholicisme excessif, soit en consommant ostensiblement la viande interdite qui était littéralement devenue une affaire d'État au pays des Rois Catholiques : du cochon. On sait, depuis, que l'Espagne, sans doute à cause de cette exigence culinaire et sociale, est devenue le plus gros consommateur de porc de toute l'Europe, comme le montre avec humour le cinéaste Bigas Luna dans *Jamón, jamón*, en français *Jambon, jambon* (1992) qui pourrait passer pour un délire marrane.

Et, pour entrer dans le texte du *Quichotte*, venons-en à l'énigme cervantine où l'auteur, au 1^{er} chapitre, nous informe du menu de la semaine du protagoniste et assigne au samedi un plat qu'il appelle « *Duelos y quebrantos* », et que tout le monde a traduit par « des œufs au lard » sans plus entrer dans le détail. Bizarre expression, en effet, qui ne nomme pas le plat consommé, à l'inverse des jours précédents où Cervantès nous dit clairement ce qu'il y a dans l'assiette de l'*Ingenioso Hidalgo* : pot-au-feu, bœuf, mouton, lentilles, pigeonneau... Mais voilà, le samedi, Don Quichotte déjeune, littéralement, de « deuils et brisures ». De quels deuils s'agit-il et de quelles brisures ? Certains pensent alors aux abats, ces débris de bête. Mais non, bien sûr, il s'agit de lire le texte tel qu'il est écrit : deuils, d'une part, et brisures, de l'autre. La table du samedi, qui est le Chabbat, jour sacré de repos et de respect de la Torah, est ici présentée comme le deuil du banquet sabbatique traditionnel et comme une brisure ou rupture de la Loi juive. Et pourquoi ? Justement parce que les *conversos* se voyaient contraints, pour ne pas soulever la suspicion des autres, de manger

du lard – et si ce n'était du lard, c'était du cochon, comme dit le proverbe. Et c'est pourquoi l'on a traduit *duelos y quebrantos* par « des œufs au lard » – comme le fait Aline Schulman dans la dernière traduction du *Quichotte* (*L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche*, 1997), mais comme elle s'abstient, par parti pris de modernité, de mettre la moindre note, alors le lecteur passe au-dessus d'une réalité espagnole des plus cuisantes : la condition du marrane. Jean Canavaggio (assisté de Michel Moner et de Claude Allaigre), dans son édition du *Quichotte* dans la Pléiade, met, lui, une note des plus éclairantes après avoir traduit le plat du samedi par « des œufs frits au lard » et déclaré qu'il s'agit là d'un « plat difficile à identifier clairement », mais il écarte le sens d'« abats » en s'abritant derrière l'exégèse de Rodríguez Marín (dans *Estudios cervantinos*, 1947), qui fait autorité, et il opte décidément, comme tous ceux qui ont suivi, pour le sens d'œufs au lard, mais sans tenir compte du sens littéral du mets qui, lui, n'échappe pas à Américo Castro qui écrit, dans *Los casticismos españoles* (Madrid, 1966) : « Ce qu'on ne savait pas c'est la raison d'une expression si étrange, qui ne décrit pas ce que ce plat devait être, mais exprime la mésestime qu'en avait celui qui eut l'idée de le nommer ainsi », car enfin, écrit-il, « du point de vue du nouveau-chrétien, manger du lard était 'deuils et brisures' ». Alors Canavaggio écrit fort justement : « L'expression imagée qui désigne ce mets en espagnol semble s'être d'abord répandue, au cours du XV^{ème} siècle, parmi les nouveaux-chrétiens ». Mais Canavaggio reste prudent en arguant que nous ne disposons

d'aucune preuve de la judéité de l'auteur (Cf. sa biographie : *Cervantès*, Fayard, 1986), à l'inverse d'Américo Castro, empressé à trouver dans *Don Quichotte* des composantes hébraïques ; il n'en demeure pas moins que le roman de Cervantès, que ce dernier ait parlé pour lui ou qu'il ait jeté un regard ironique sur la société excessivement chrétienne et discriminatoire du XVI^{ème} siècle, est plein d'allusions subreptices et de sous-entendus. Michel Moner, dans sa présentation du livre dans la Pléiade, brosse de l'Espagne catholique d'alors ce tableau éloquent : « Mieux vaut, à l'évidence, être chrétien de souche dans cette Espagne où, en 1547, le chapitre de la cathédrale de Tolède vote les premiers statuts de 'pureté de sang'. Aussi chacun s'emploie-t-il à toiletter son arbre généalogique. Les notaires s'affairent, les faussaires aussi. Et les historiens ne sont pas en reste, non plus que les archéologues... Partout on rature et on gomme ». 1547 est justement, comme on l'a dit, l'année de naissance de Cervantès : qu'on s'étonne après cela qu'il ait écrit un roman intitulé *Don Quijote de la Mancha*, où, au-delà de cette région castillane, ce mot de *mancha* signifie, en nom commun, la « tache » et renvoie, sans nul doute, à cette souillure du sang que l'Espagne inquisitoriale prétend purifier. Le grand hispaniste Maurice Molho, dans un article de 1989 « Sur la première phrase du *Don Quichotte* », écrit fort justement : « Une *mancha* est une différence : un espace où tout diffère des lieux d'alentour. C'est dire que *don Quijote de la Mancha* signifie essentiellement, par le mot d'esprit complexe que le nom constitue : don Quichotte de la Différence, le Discordant,

l'Autre ». Bien entendu, Aubier et Reichelberg ne manquent pas de le souligner, en enfonçant le clou et en affirmant, de ce fait, que Don Quichotte, cet hidalgo, ne serait pas de sang pur, mais un pur produit du crypto-judaïsme. Admettons-le si l'on obéit à ce jeu des oppositions qui fait que Sancho Pança ne cesse, lui le paysan, le cul-terreux, d'affirmer qu'il n'a pas une goutte de sang juif, qu'il déteste les Juifs et qu'il est de sang pur : or Sancho représente l'image inversée de Don Quichotte : le valet et son maître, le gros et le maigre, le petit et le grand, le glouton et l'ascète, le couard et le valeureux ; et donc le vieux chrétien *versus* le nouveau chrétien, autrement dit *converso*. C'est d'ailleurs la conclusion à laquelle arrive Daniel Eisenberg : Si Sancho est vieux chrétien, « Don Quichotte, symbole espagnol, est, comme Cervantès, nouveau chrétien, descendant de Juifs ». Pour le reste nos deux essayistes kabbalistes se laissent aller, trop souvent, au délire ou aux généralisations spécieuses. Ainsi Reichelberg se livrant à la guematria du roman écrit : « Les cinquante-deux chapitres de la première partie constituent la guematria de *ben*, le fils, tandis que les soixante-quatorze de la seconde partie nous invitent à réfléchir sur le mot qu'ils composent : *ed*, le témoin », donc Cervantès serait fils de la *Kabbale* et témoin du *Zohar*, à quoi l'on peut rétorquer : bon, qu'est-ce que ça prouve et qu'est-ce que ça signifie ? Elle-même se rend compte de ses excès, car elle ajoute : « Hasard ? Pure coïncidence ? Volonté consciente ? Il est impossible d'y répondre ». Et donc la cause est entendue.

Mais revenons à notre nouveau-chrétien et

à sa table du samedi. Juan Goytisolo, dans un article intitulé « Sobre duelos y quebrantos » (*El País*, 14 août 1998), signale sa lecture de « délicieuses *coplas* » d'un Juif converti, Antón de Montoro, surnommé « el Ropero » (1404-1480) : n'ayant trouvé en boucherie que du lard et des œufs, il s'en plaint auprès du corregidor de Cordoue en ces termes plaisants et éclairants :

Han dado en los carniceros

Les bouchers ont eu l'idée

causa de me hazer perjuro :

de me rendre parjure :

no hallando por mis duelos

ne trouvant pas pour mes deuils

con qué mi hambre matar,

de quoi tuer ma faim,

hanme hecho quebrantar

ils m'ont fait rompre

la jura de mis abuelos.

le serment de mes aïeux.

dont le sens explicite dit bien que le plaignant a été contraint, par défaut d'approvisionnement, d'acheter de la viande de porc, ce pourquoi les bouchers l'ont rendu « parjure » au regard de la loi mosaïque. L'affaire est donc évidente : Don Quichotte, sous la plume probablement ironique de Cervantès, en mangeant le samedi des œufs au lard, est contraint de faire son deuil du judaïsme de ses ancêtres et de briser la loi de la « cacherout ». Et Cervantès était sûrement averti des vers populaires de ce *Cancionero de obras provocantes a risa* (réédition Madrid, 1974), de Montoro, qui circulait avec succès dans les années qui précédèrent la rédaction du

Quichotte. Très éloquent à cet égard est cet autre poème d'Antón de Montoro en forme d'autoportrait :

Al Ropero de Córdoba

Au Drapier de Cordoue

¡O, Ropero amargo, triste

Ô Drapier amer et triste

que no sientes tu dolor!

toi qui ne sens pas ta douleur!

Setenta años que naciste

Tu es né depuis soixante-dix ans

y en todos siempre dixiste:

durant lesquels tu as toujours dit :

«ynviolata permansiste»

« sans tache tu es resté »

y nunca juré al Criador.

et n'ai jamais juré le Créateur.

Hize el Credo y adorar

J'ai fait le Credo et adoré

ollas de tocino grueso,

des marmites de gros lard

torreznos a medio asar,

des lardons mi-rôtis,

oyr misas y reçar,

entendu des messes et prié,

santiguar y persinar,

me suis signé, j'ai fait le signe de croix,

y nunca pude matar

mais n'ai jamais pu effacer

este rastro de confeso.

en moi la trace du converti.

La question est alors de savoir si Cervantès a effacé chez lui la trace du converti. Certes, on peut dire que oui, vu ses états de service, sa foi chrétienne affirmée et son entrée dans le Tiers-ordre franciscain quelques années avant sa mort : ce qui, sans entrer dans les ordres,

traduisait la volonté disons laïque de suivre l'exemple du « Pauvre d'Assise », comme on a appelé saint François (XIII^{ème} siècle), et d'élever la morale, l'éthique humaniste au rang d'acte de foi, ou de philosophie de la vie, telle qu'elle apparaît dans les propos de Don Quichotte.

L'origine du mot *marrano* a été diversement débattue, mais l'étymologie la plus probable et la plus convaincante renvoie au mot arabe *mábram* (selon le philologue espagnol Joan Corominas) ou *moharramah* (graphie proposée par le Robert), qui signifie « chose interdite » ou plus précisément « chose interdite par la religion ». Dans la société judéo-maghrébine, qui est la mienne, encore de nos jours, le mot *bram*, abréviation de *mábram*, est prononcé avec le sens exclusif de « péché », de « viande interdite », désignant clairement la viande de porc prohibée par la Torah. L'évolution sémantique, dès lors, ne fait plus de doute : le mot espagnol *marranos* signale les nouveaux-chrétiens d'origine juive, ou arabe, par l'expression qui leur faisait désigner la viande interdite — le porc —, dont peut-être ils devaient se détourner parce qu'ils n'avaient pas l'habitude d'en manger, ou parce que la force du tabou religieux était plus forte que l'adhésion à la nouvelle foi ; et on leur a renvoyé l'image du cochon, en les traitant du mot même qui leur faisait rejeter l'immonde ; bref par un de ces retournements de vocabulaire dont l'histoire des langues est coutumière, on les a désignés par ce qui signifiait le refus de l'animal interdit : du coup, les cochons c'étaient eux. Il n'y avait plus qu'à charger le mot de sens métaphorique, et l'on a abouti tout naturellement à « traître,

perfide ». Ce sens est d'ailleurs attesté en France dès le XVI^{ème} siècle chez Rabelais et l'on peut lire dans *Pantagruel* : « À trente diables soit le cocu, cornu, marrane » (III, 25).

Je voudrais prendre quelques exemples intéressants dans le *Quichotte* qui témoignent, sinon de l'appartenance avérée de Cervantès au judaïsme ou au crypto-judaïsme, du moins de cette « affaire » juive qui obsède l'Espagne dite du Siècle d'Or, tout particulièrement celle du roi Philippe II. Un grand musicien, Giuseppe Verdi, nous a présenté ce monarque qui avait épousé Elisabeth de Valois et occupait les Flandres avec de violentes et sanglantes répressions. Eh bien, dans l'opéra nous assistons au 3^{ème} acte à une séquence hallucinante de l'Inquisition et ses bûchers. Les opposants politiques, mais surtout les hérétiques y sont brûlés en place publique. Cervantès dont toute l'œuvre est un plaidoyer pour la liberté des hommes et des femmes — nous y reviendrons — ne peut manquer d'évoquer le bûcher. Et surtout la peur de se dévoiler, ou d'être dénoncé, comme *converso*. Il faut, pour bien comprendre l'effroi collectif qui s'est emparé alors de l'Espagne, relire de Cervantes, le célèbre intermède du *Retable des merveilles*, dont l'argument sera repris, sur un mode différent, par Andersen dans son conte « Les habits neufs de l'empereur ». Chez Cervantès l'intrigue est celle-ci : sur un petit théâtre de marionnettes est jouée l'histoire suivante : Une troupe de comédiens ambulants montent et montrent un retable, autrement dit une tapisserie racontant toute une histoire, et que tout le monde pourra voir à condition de ne pas être *confeso*, dit le texte, autrement dit juif

converti et donc dépourvu de sang pur. Bien entendu, tout le monde s'empressera de voir le retable qui, en fait, est vide et ne montre rien, jusqu'à ce qu'un soldat passe par là et se moque de tous ces gens en disant que ce retable ne montre rien. Chez Andersen, où il s'agit de démontrer seulement la bêtise du monarque, de ses ministres et de ses sujets, on se souviendra de l'ultime réplique, dans la bouche d'un enfant, un innocent épargné par la stupidité des adultes : « Le roi est nu », qui stigmatise la peur des gens d'être montrés du doigt, ici pour leur bêtise courtisane, et chez Cervantès, qui le dit expressément, pour leur ascendance judaïque, ou musulmane. Le thème de la « pureté de sang » et de la discrimination des marranes est omniprésent dans *Don Quichotte*. Je dirai au passage que si Sancho Pança, fier de sa lignée paysanne chrétienne et pure, utilise le terme de « *judíos* » pour dire sa détestation de la « race impure », Don Quichotte, lui, se gardera bien de ne prononcer à aucun moment le mot juif ou le mot hébreu, et c'est bien parce qu'il a des raisons personnelles de se méfier et de raison garder (tout en étant fou).

Avec son esprit retors et quelque image déguisée (d'où, d'ailleurs, le titre de l'essai de Ruth Reichelberg, « juif masqué »), nous trouvons au chapitre VI de la première partie, ce que l'auteur appelle « *escrutinio* », et dont le titre est traduit dans la Pléiade par « La grande et plaisante enquête... dans la bibliothèque de notre ingénieux hidalgo ». Don Quichotte, on le sait, a lu tous les livres – les livres de chevalerie, certes – et un beau jour, fou de littérature et d'aventure, il a décidé de laisser là ses lectures –

celle du Tasse et sa *Jérusalem délivrée*, celle de Chrétien de Troyes et son *Lancelot du Lac*, dont le nom espagnol « Lanzarote » (comme l'île des Canaries) inspire à Don Quichotte son propre nom, en lui fournissant la même finale « ote », que Dominique Aubier interprète comme suffixe dépréciatif alors qu'à l'inverse c'est en hommage admiratif pour l'un des meilleurs héros de la chevalerie. Et le voilà entrant dans l'action et imitant ses héros. La première sortie de Don Quichotte se termine lamentablement par l'arraisonnement de marchands de Tolède que notre chevalier fou veut convaincre de la beauté de la dame de ses pensées, Dulcinée du Toboso (que Dominique Aubier rattache à l'hébreu *tob* et au nom de l'auteur du *Zohar*, Moshé Shem Tov, alors qu'il s'agit bel et bien d'une commune de Castille) : les marchands se moquant de lui, le preux chevalier fond sur eux la lance en avant et... se fait rosser par le garçon de mules. Donc, rentré chez lui, moulu, cassé, fourbu, gisant au lit et endormi, voilà que ses proches décident de détruire ces ouvrages maléfiques et organisent un examen des livres qui aboutit, pour presque tous, au bûcher. Les exégètes n'ont pas manqué de souligner le vocabulaire utilisé lors de cet examen et qui assimile cet acte tout bonnement à une séance inquisitoriale. La nièce de Don Quichotte a l'idée de dresser un bûcher dans la cour et de tout brûler ; mais le curé qui est là veut opérer un tri et, assisté du barbier du coin, ils dressent une liste des condamnés, et s'instituent, de ce fait, comme le remarque justement Dominique Aubier « Tribunal du Saint-Office » et il est évidemment fort significatif que ce soit un

homme d'église qui dirige les débats, avant de déclarer, en fin d'examen, qu'il remet les livres condamnés au « bras séculier », c'est-à-dire aux gens d'armes, aux exécutants de la force publique, et ici, dans cette parodie inquisitoriale, à sa nièce qui les brûle dans la cour. Bon, Cervantès jette, en effet, un regard cru et sévère sur la pratique inquisitoriale. Un siècle après, Voltaire en fera tout autant, sur le mode comique, dans son *Candide* au chapitre « Comment on fit un bel autodafé » : sous la critique carnavalesque de la cérémonie, Voltaire fait une critique en règle des pratiques cruelles et inhumaines de l'Église ibérique (la scène se passe à Lisbonne), dans le cas présent le bûcher servant d'exorcisme au fameux tremblement de terre de Lisbonne en 1755, et Voltaire souligne aussi qu'on condamne, entre autres, quelqu'un qui a arraché le bout de lard enveloppant un poulet afin de ne pas enfreindre l'interdit alimentaire, allusion évidente aux victimes juives de l'Inquisition. Mais est-ce que Voltaire est d'ascendance judaïque ? Et suffit-il de dénoncer l'Inquisition pour apparaître comme juif. Nous touchons là du doigt les limites d'un discours par trop démonstratif.

Un passage du *Quichotte* largement commenté est celui où, après l'interruption du chapitre 8, l'auteur nommément convoqué raconte qu'il se promenait un jour dans l'*alcáná* de Tolède, autrement dit le bazar ou le souk, et, de fait, situé dans l'ancienne *judería*, quand il tomba sur le manuscrit de *Don Quijote de la Mancha* écrit en arabe, jeu de miroir, certes, et aussi artifice de création qui consiste à présenter

le récit comme une traduction, ici de l'arabe – *Tirant le Blanc*, roman tant admiré par Cervantès est donné comme traduit de l'anglais via une traduction portugaise, la chose étant relativement courante alors. Et donc l'auteur dit qu'il chercha un traducteur, ce qui lui fut fort aisé – et rappelons que Tolède fut le siège d'une célèbre école de traducteurs au XII^{ème} siècle, où s'illustra, parmi les tout premiers, Abraham ibn Daoud Halevi, rabbin, philosophe, médecin et traducteur. De là cette petite phrase de Cervantès qui a fait couler beaucoup d'encre : ayant noté qu'il ne lui fut pas difficile de trouver quelque Morisque castillanisé pour traduire de l'arabe, il ajoute « encore que j'en eusse cherché pour une autre meilleure et plus antique langue, j'en eusse trouvé ». On aura remarqué que, sans le dire, Cervantès fait ici clairement allusion à l'hébreu. Mais voilà, c'est trop risqué de prononcer ce mot ; on pourrait le prendre pour un crypto-juif, ce qu'il n'est pas, ou ne veut pas être. Cervantès avance masqué, c'est bien vrai, comme le dit Reichelberg, mais cela ne prouve pas qu'il soit juif – ou plutôt descendant de juif ou marrane –, il a seulement peur, vu ses ascendants bien connus, d'être pris pour tel. Tenons-nous-en aux propos de Daniel Eisenberg qui juge « extravagantes et absurdes » les thèses d'Aubier et de Reichelberg selon lesquelles Cervantès aurait été secrètement juif, car, dit-il, s'il avait voulu l'être il aurait très bien pu rester en Italie puisqu'à vingt ans il fuyait l'Espagne où il venait de tuer son rival en duel, et là, il aurait très bien pu rester ou passer dans l'empire ottoman, sans aucun problème, et retrouver alors tous ces Juifs qui avaient été

expulsés en 1492, ou plutôt leurs descendants. Eisenberg enfonce le clou : « Je ne crois pas non plus, ajoute-t-il, qu'il ait connu le *Talmud* ni la *Kabbale*, ni qu'il y ait des anagrammes avec des messages cachés dans le texte du Quichotte ».

Mais alors que pouvons-nous retenir du Quichotte – « cette merveilleuse satire lyrique de l'humanité », ainsi qualifiée par Apollinaire ? Au-delà d'une affirmation judaïque, il y a bel et bien un message que les exégètes, au cours des siècles, ont exposé et mis en valeur. Ainsi Michel Foucault, attentif sans aucun doute au débat identitaire qui sous-tend le roman, avec tant d'allusions, déclarées ou cachées, au marranisme ou au monde des Morisques (qui seront expulsés d'Espagne en 1609), y voit, dans *Les mots et les choses* (1966), « la raison cruelle des identités et des différences se jouer à l'infini des signes et des similitudes ». Et ce message du *Quichotte*, il nous plairait qu'il soit tenu comme héritage du judaïsme et de sa *Torah*, celui des Dix Commandements qui fondent, déjà, les droits de l'homme, celui de l'éthique de l'amour du prochain, du respect de l'étranger, de la charité, de l'hospitalité d'Abraham, de son *hesed* qui est bonté, de l'union et de la paix universelle dans l'espérance messianique.

Or que défend Don Quichotte avec ses pauvres armes dérisoires, mais en revanche avec la force incisive de son discours ? La liberté sous toutes ses formes : dès la première sortie du chevalier errant, il libère en enfant ligoté à un arbre que son maître fouette au sang : c'est l'épisode d'Andrés ; plus tard, il ne pourra

supporter le spectacle d'hommes enchaînés qu'on emmène aux galères, et il les fera tous libérer en brisant leurs chaînes. Quant à la femme, celle que les hommes poursuivent pour la tuer sous prétexte qu'un jeune homme l'aimait contre son gré, ce pourquoi il s'est suicidé, et c'est l'épisode de Marcela, il se dressera devant la meute des poursuivants, des persécuteurs, et tiendra le premier et le plus beau discours féministe de l'histoire. « Libre je suis née et, pour pouvoir vivre libre, j'ai choisi la solitude des champs », clame fièrement Marcela (I, XIV), qui réaffirme encore : « Ma nature est d'être libre, et je ne veux pas m'assujettir ». En vérité, ce roman ne parle que de liberté et de libération, et stigmatise, au-delà de l'égoïsme des hommes et du machisme, comme le montre cet épisode, tous les pouvoirs, et en particulier, tout au long du roman celui de l'Église toute-puissante, dans un esprit qu'on a rattaché au courant réformiste d'Érasme de Rotterdam, grand humaniste du XVI^{ème} siècle et pourfendeur de cette Église à laquelle, pourtant il appartient, et dont il écrit qu'elle a « été fondée par le sang, confirmée par le sang, accrue par le sang » (*Éloge de la folie*, LIX). Cervantès, lui, se contentera de la railler, notamment dans l'épisode des pénitents promenant une statue de la Vierge, que Don Quichotte prend pour une Dame qui vient d'être enlevée par des sacripants, d'où l'assaut de sa lance vengeresse contre... ces gens d'église. C'est, sous le masque de la folie et du grotesque, la plus forte charge du livre contre le pouvoir ecclésiastique en Espagne. (Pour en revenir à Verdi et à *Don Carlo*, c'est le Grand

Inquisiteur qui impose sa volonté au roi Philippe II et fait exécuter son conseiller et pourchasser son fils.) Et puis Cervantès avait des raisons personnelles d'en vouloir à l'Église : collecteur de fonds pour la Couronne, le voilà en Andalousie réclamant l'impôt ; de ce fait, il ne tarde pas à être excommunié, et même emprisonné à Séville où, dit-on, au fond du cachot, il aurait écrit les premiers chapitres du *Quichotte*.

Et puis Cervantès s'en prend au pouvoir politique, celui de la noblesse et des grands d'Espagne qui oppriment les pauvres et le peuple, ou se moquent de lui par des farces de mauvais goût comme tout au long de l'épisode des Ducs où Sancho Pança est cruellement berné. Et ce qui rend si efficace ce discours, c'est qu'il émane d'un homme faible et vieux, mais illuminé et animé d'une force de conviction que rien ne peut atteindre : il sera rossé, battu, griffé par des chats (cruelle farce des Ducs), déchiré, perdra ses dents, et aussi pas mal d'illusions, mais son discours restera le même, et à l'extrême bout de ses forces, il saura transmettre son message à son écuyer, Sancho Pança, disciple respectueux et émouvant, qui, peu à peu, se « quichottisera » et reprendra le

flambeau. C'est en ce sens qu'on peut parler d'attitude messianique et de prophétisme – sans en faire pour autant, comme Dominique Aubier, un nouvel Ézéchiél. Non, Don Quichotte ne fera pas se lever les morts ni les tribus dispersées du royaume de Juda pour les ramener à Sion. Mais sa parole se répercutera dans le temps et l'espace, et tout le monde saura, au cours des âges, apprécier cette défense et illustration de la liberté que pourront reprendre, plus tard, au XIX^{ème} siècle, les utopistes et les idéologues qui luttèrent, vaille que vaille, pour que liberté, justice, fraternité règnent sur notre pauvre terre, et avec des fortunes diverses qui valent bien toutes les chutes et les déconfitures, tous les coups et blessures reçus par le Chevalier à la Triste Figure. En toute fin, je retiendrai la phrase du meilleur biographe de Cervantès, mon ami et camarade de promotion Jean Canavaggio qui, tout en estimant que cela « ne nous livrera jamais la clé de sa création », écrit que « le plus illustre écrivain du Siècle d'Or, le symbole même du génie universel de l'Espagne a été un *converso* contraint de taire ses origines ». Et voilà, j'ai, presque, tout dit de ce *Quichotte* à double et multiple lecture qui, jamais, ne cessera de nous éclairer et de nous éblouir

Albert Bensoussan

